

# Marx après le marxisme : Entretien avec Moishe Postone

Benjamin Blumberg et Pam C. Nogales C.

Paru dans *The Platypus Review*, n°3, mars 2008

*Moishe Postone est professeur d'histoire à l'Université de Chicago et son livre fécond Temps, travail et domination sociale, sous-titré Une réinterprétation de la théorie critique de Marx<sup>1</sup>, interroge les catégories de marchandise, travail et capital, énoncées par Marx, et la pertinence de sa critique du capitalisme dans le contexte néolibéral actuel. Non content de sauver les catégories marxistes de l'obsolescence intellectuelle et politique, Postone montre comment elles peuvent nous aider à penser les transformations mondiales des trois dernières décennies. Dans l'entretien qui suit, il souligne l'importance, pour une gauche anticapitaliste et progressiste aujourd'hui, d'une analyse historique du capital.*

BB : Nous aimerions commencer par quelques questions sur vos premiers contacts avec le marxisme et ce qui vous a poussé à y apporter votre contribution. En deux mots, comment avez-vous découvert Marx ?

MP : Je suis passé par différents stades. Ma première rencontre s'est faite, comme c'est le cas pour beaucoup de gens, à travers le *Manifeste du Parti communiste*, que je trouvais... enthousiasmant mais un peu hors sujet. Dans les années 1960, je le voyais comme un texte plein de bons sentiments, non pas dans le sens où c'est ce qu'il aurait été à l'époque de sa publication, mais parce qu'il ne me semblait plus vraiment d'actualité. Par ailleurs, en entendant le discours des représentants de la vieille gauche, ou de ce qu'il en restait, qui traînaient toujours autour des campus – des trotskistes et des stalinistes s'affrontant à coups d'arguments – je me disais que tout ça était plutôt éloigné des préoccupations des gens. Cela paraissait sorti tout droit d'un musée. C'est pourquoi je me considérais vaguement comme de gauche ou, selon le mot d'alors, « radical », mais pas particulièrement marxiste. Les questions soulevées par le socialisme m'intéressaient beaucoup, mais le marxisme ça n'est pas forcément la même chose.

C'est à ce moment que, comme beaucoup de gens de ma génération, j'ai découvert les *Manuscrits de 1844*. Et je les ai trouvés extraordinaires. Cependant, à ce stade, je croyais encore dur comme fer à la thèse, très répandue alors, selon laquelle le jeune Marx avait vraiment eu des choses à dire mais qu'ensuite, hélas, sa pensée s'était embourgeoisée et engourdie. Un des tournants intellectuels, pour moi, fut l'article « The Unknown Marx » écrit par Martin Nicolaus au moment où il travaillait à la traduction des *Grundrisse*, en 1967<sup>2</sup>. Ses allusions à la richesse des *Grundrisse* m'ont profondément secoué.

Un autre moment clé allant dans le même sens eut lieu lors d'un sit-in à l'Université de Chicago en 1969. A cette occasion, on a vu d'intenses débats politiques et diverses factions se former. L'une d'elles était le Mouvement ouvrier progressiste (*Progressive Labor – PL*), une organisation qui se disait maoïste mais ne l'était qu'au sens où Mao s'était montré en désaccord avec le discours de Khrouchtchev dénonçant les crimes de Staline, par conséquent c'était en fait une organisation staliniste de la vieille école. Une autre faction s'appelait Mouvement de la jeunesse révolutionnaire (*Revolutionary Youth Movement – RYM*) ; elle s'efforçait, en mettant l'accent sur la jeunesse et sur la race, de prendre acte des changements historiques majeurs de la fin des années 1960. Elle s'est scindée en deux, en fait, et l'une des deux branches est devenue les *Weathermen*<sup>3</sup>. Au début, mes amis et moi étions plutôt du côté du RYM, contre PL, mais c'était simplement parce que PL était un mouvement fruste et, pour

l'essentiel, déconnecté du monde contemporain. Toutefois, quand prit fin l'occupation de l'Université, nos divergences avec le RYM sont également apparues au grand jour. Deux groupes de travail ont émergé : celui du RYM, intitulé « La jeunesse en tant que classe », et le second, que je fondai avec un ami, intitulé « Hegel et Marx ». Nous avons le sentiment qu'une théorie de la société était indispensable pour comprendre le moment présent, et que l'accent mis par le RYM sur l'immédiateté et la surface des choses était catastrophique. Nous avons lu [Georg] Lukács, un autre grand inspirateur par la portée nouvelle qu'il donna à nombre de notions appartenant jusqu'ici à une critique du capitalisme plutôt conservatrice – critique de la bureaucratisation, du formalisme, du modèle scientifique dominant etc. – et par la façon dont il les enchâssa dans l'analyse que fait Marx de la forme marchandise. En un sens, cela donnait à ce type de critique conservatrice une allure beaucoup plus superficielle qu'auparavant, et cela approfondissait et élargissait le concept de critique marxienne. J'ai trouvé que c'était vraiment un *tour de force*<sup>4</sup> impressionnant. Cependant, j'étais très triste de voir certaines des orientations que prenait la gauche.

BB : Pour débiter par une question simple mais fondamentale, une question très importante par rapport à votre travail, pourquoi la forme marchandise est-elle nécessairement la catégorie primordiale pour le Marx du *Capital* ? Autrement dit, pourquoi donc une catégorie qui semble être, au fond, une catégorie économique devait-elle constituer le point de départ d'une critique de la modernité cherchant à saisir le phénomène social dans son essence ?

MP : Je pense que ce que Marx essaie de faire consiste à esquisser les contours d'une organisation sociale fondamentalement différente de celle des sociétés précapitalistes. Il affirme que les rapports sociaux qui caractérisent le capitalisme, qui le poussent en avant et lui donnent sa direction, sont historiquement uniques mais n'apparaissent pas comme sociaux. De sorte que, par exemple, bien que l'étonnante dynamique intrinsèque de la société capitaliste soit spécifique à l'ère moderne, elle n'est perçue que comme une figure de l'interaction homme-nature. Selon moi, une des choses que Marx tente de démontrer, c'est que ce qui actionne les commandes de la société capitaliste ce sont justement ces formes sociales que l'on a *réifiées*.

BB : Dans votre ouvrage, vous insistez sur la différence qu'établit Marx entre le travail comme, d'une part, activité socialement médiatisante, c'est-à-dire dans sa dimension abstraite, et d'autre part, moyen de produire des valeurs d'usage concrètes et précises, autrement dit participant à la production de marchandises. A votre avis, pourquoi cette distinction par rapport aux formes prémodernes d'organisation sociale est-elle importante pour Marx, et comment s'inscrit-elle dans sa théorie de la société capitaliste moderne ?

MP : Eh bien, voilà un des points où je m'écarte de la plupart des auteurs qui écrivent sur Marx. Je ne pense pas que le travail abstrait soit simplement une abstraction *du* travail, ce n'est pas du travail en général, c'est du travail en tant qu'activité socialement médiatisante. Là se trouve, je crois, le cœur de l'analyse de Marx : dans le capitalisme, le travail accomplit quelque chose qu'il n'accomplit pas dans d'autres sociétés. Ainsi, il est à la fois, pour reprendre le vocabulaire de Marx, travail concret, ce qui veut dire une activité spécifique qui transforme la matière d'une façon précise dans un but bien défini, et travail abstrait, un moyen d'acquiescer les biens des autres. De ce point de vue, le travail fait là quelque chose qu'il ne fait dans aucune autre société. A partir de cette intuition très abstraite, Marx rend compte de toute la dynamique du capitalisme. Il me semble que le problème central pour Marx n'est pas seulement que le travail est exploité – le travail est exploité dans toutes les sociétés, à l'exception peut-être de celles de chasseurs-cueilleurs – mais plutôt que l'exploitation du travail s'accomplit par le biais de structures que le travail lui-même constitue.

C'est pourquoi si, par exemple, vous éliminez les aristocrates dans une société agraire, on peut imaginer que les paysans pourront posséder leur propre lopin de terre et en tirer leur subsistance. En revanche, si vous éliminez les capitalistes, vous n'êtes pas pour autant débarrassé du *capital*. La domination sociale continuera d'exister dans cette société tant que les structures qui constituent le capital n'auront pas été éliminées.

PN : Comment faut-il entendre l'affirmation de Marx disant que le prolétariat est une force révolutionnaire, sans tomber pour autant dans une compréhension simpliste de ce caractère révolutionnaire ?

MP : Le prolétariat me semble constituer une force révolutionnaire à plusieurs égards. D'abord, l'interaction entre capital et prolétariat est indispensable à la dynamique du système. Le prolétariat n'est pas *en dehors* du système, le prolétariat fait partie intégrante du système. En mettant en avant l'opposition de classe entre capitalistes et prolétaires, Marx n'entend pas faire une description sociologique, il isole plutôt ce qui est un aspect central de la dynamique du capitalisme. Là est, je pense, sa principale préoccupation.

Deuxièmement, le prolétariat contribue involontairement, par son activité, à étendre l'emprise du capital dans le temps et l'espace. Ce qui veut dire que le prolétariat est une des forces motrices de la mondialisation capitaliste. Néanmoins, l'une des différences, selon Marx, entre le prolétariat et d'autres groupes opprimés réside en ce que si le prolétariat devient radicalement mécontent de sa condition, il crée la possibilité d'une émancipation du genre humain tout entier. Par conséquent, je ne pense pas qu'on puisse prendre la théorie du prolétariat en l'extrayant tout simplement de la théorie du capital : elles sont indissociables.

BB : Parlons un peu de Georg Lukács qui a inspiré beaucoup de gens, notamment à travers son essai *La Réification et la conscience du prolétariat*<sup>5</sup>. Tout d'abord, une question générale : quelle est pour vous l'intuition majeure de ce texte ?

MP : Eh bien, Lukács prend la forme marchandise et montre qu'il ne s'agit pas simplement d'une catégorie économique mais que c'est la catégorie qui permet le mieux d'expliquer un phénomène avec lequel Weber tenta de se colleter à travers sa notion de *rationalisation*, à savoir la bureaucratisation et la rationalisation croissante de toutes les sphères de l'existence. Lukács s'empare de cette notion et, en l'ancrant dans la marchandise, fournit une explication historique de la nature de ce processus. Cela m'a ouvert les portes de tout un univers.

Lukács démontre également avec brio que les formes que Marx manipule dans *Le Capital* sont simultanément des formes de conscience et des formes sociales. De cette façon, Lukács se débarrasse complètement du vieux paradigme marxiste consistant à décrypter la réalité et la pensée en termes de base et de superstructure. Pour le dire un peu différemment, une catégorie comme la marchandise est une catégorie à la fois sociale et culturelle, de sorte que les catégories sont en même temps subjectives et objectives.

BB : Vous avez critiqué le fait que Lukács identifie le prolétariat au sujet socio-historique. Pouvez-vous nous expliquer cela ?

MP : Lukács place le prolétariat en position de sujet de l'histoire et je pense que c'est une erreur. Beaucoup de gens confondent sujet et agent. Lorsqu'il utilise le terme « Sujet », Lukács se réfère à la notion hégélienne de sujet-objet identique qui, d'une certaine façon, impulse la dynamique de l'histoire. Lukács reprend l'idée du *Geist* et dit au fond que Hegel avait vu juste, sauf qu'il avait présenté sa pensée sous les atours de l'idéalisme. Le Sujet existe bel et bien mais il s'agit du prolétariat. En ce sens, le prolétariat devient le représentant de toute l'humanité. Cependant, je trouve particulièrement révélateur que quand, dans *Le Capital*, Marx utilise effectivement le vocabulaire hégélien pour faire référence au *Geist*, il ne renvoie pas au prolétariat, il renvoie à la catégorie du *capital*. Cela m'a fait comprendre

beaucoup de choses, car l'existence d'une dynamique historique en marche implique que les gens ne sont pas de vrais agents. Si les gens étaient de *vrais* agents, il n'y aurait pas de dynamique. Le fait qu'on puisse tracer une courbe continue dans le temps signifie que les agents subissent des contraintes. J'ai l'impression qu'en désignant le capital comme Sujet, Marx interroge les conditions sous lesquels les hommes pourraient devenir les sujets, avec un « s » minuscule, de leur propre histoire. Alors, forcément, nous n'aurions plus cette dynamique en marche. A la place, le changement et le développement résulteraient *probablement* davantage de prises de décisions politiques. Pour le moment, donc, les hommes font l'histoire mais comme si c'était à leur insu, c'est-à-dire qu'ils font l'histoire en mettant en place des structures qui les obligent à agir ensuite de telle ou telle manière.

Pour Lukács, le prolétariat est le Sujet, ce qui implique qu'il doit se réaliser lui-même (Lukács est très hégélien), tandis que quand Marx dit que le capital est le Sujet, plutôt que de réaliser le Sujet, l'objectif devient alors de s'en débarrasser, de libérer l'humanité d'une dynamique en marche qu'il constitue.

PN : Nous avons tous remarqué que le mot « réification » est généralement compris dans le sens de mécanisation de la vie humaine, d'une perte de la dimension qualitative de l'expérience humaine. En d'autres termes, « réification » est entendu exclusivement comme expression du caractère oppressif de la société capitaliste. Cependant, les passages ci-dessous, extraits de *La Réification et la conscience du prolétariat* nous semblent suggérer que, pour Lukács, la réification du principe moteur de la société est également ce qui permet à la conscience de classe d'émerger, autrement dit que les transformations objectives de la classe laborieuse ne peuvent être appréhendées *que* sous une forme réifiée :

« La *signification de classe* de ces changements [à savoir, la rationalisation en profondeur de toute la société par le capitalisme] réside précisément dans le fait que la bourgeoisie convertit régulièrement chaque progrès qualitatif en un nouveau calcul rationnel sur le plan quantitatif. Tandis que, pour le prolétariat, cette “même” évolution possède une autre signification de classe : elle signifie *l'abolition de l'individu isolé*, elle signifie que le travailleur peut prendre conscience du caractère social du travail, elle signifie que la forme abstraite et universelle du principe sociétal tel qu'il se manifeste peut être rendue de plus en plus tangible et, finalement, renversée. »

et :

« Pour le prolétariat, cependant, cette capacité à aller au-delà de l'immédiateté à la recherche des facteurs “plus distants” entraîne la *transformation de la nature objective des objets de l'action*. »<sup>6</sup>

Ces extraits paraissent suggérer que, pour Lukács, la conscience de classe n'est pas inhérente à la dimension expérientielle du travail, autrement dit qu'aucune pensée politique de gauche ne peut être le produit immédiat du travail concret ; la conscience de classe émergera plutôt de la dissolution de cette immédiateté. Par quoi nous amenons Lukács à dire que la réification possède deux faces en ce qu'elle est à la fois le tremplin vers un éventuel renversement du principe sociétal capitaliste *et* l'un des visages de l'oppression. Elle est les deux à la fois.

BB : En d'autres termes, la réification ne serait pas tant une structure qu'il faudrait éliminer afin que puissent apparaître des circonstances favorables à la liberté et à l'action, que le lieu, l'endroit précis à partir duquel l'action est possible au sein du capitalisme moderne.

PN : Ceci dit, dans quelle mesure une interprétation unilatérale de la catégorie de Lukács perd-elle de son pouvoir critique ?

MP : Intéressante lecture... Je ne suis pas sûr que ce soit du Lukács mais on n'est peut-être pas très loin du cœur du problème. Si on relit ce passage : « ... la bourgeoisie convertit régulièrement chaque progrès qualitatif en un nouveau calcul rationnel sur le plan quantitatif », pour Lukács elle est là, la réification. Ce que vous avez fait, c'est prendre la notion de réification et aboutir à quelque chose que je ne pourrais évidemment qu'approuver, à savoir que le capitalisme serait *constitutif* en même temps que contraignant. Cela ouvre des possibilités mais cela les referme aussi. Le capitalisme lui-même aurait deux faces ? Je ne sais pas si Lukács a vraiment eu cela en tête. En tout cas, il ne l'a écrit nulle part.

Lukács souligne « *abolition de l'individu isolé* », et ça pour moi c'est important. Lukács a le sentiment qu'un prolétariat *effectuant un travail prolétarien* pourrait exister dans une société libre, et je ne crois pas que ce soit le cas pour Marx. L'idée que se fait Marx de l'individu social est à mille lieues de la simple opposition entre individu isolé et collectivité. Pour Marx, l'individu social est une personne dont le travail peut éventuellement avoir un caractère individuel, mais ce travail individuel dépend et est une manifestation de la richesse globale de la société. Certes, c'est le contraire de, disons, le travail prolétarien qui, *de plus en plus*, à mesure qu'il est déqualifié, tend à devenir la *condition* de l'énorme richesse de la société ; mais c'est en un sens *son contraire au niveau du travail même*. « Plus riche est la société, plus pauvre le travailleur. » Marx tente d'imaginer une situation dans laquelle la richesse de la collectivité tout entière et la richesse de chacun – *richesse* au sens de compétences et de capacité d'agir sur ces compétences – seraient congruentes. Je ne suis pas sûr que Lukács voie les choses de cette façon. Je n'en suis pas sûr.

BB : D'une certaine manière, je pense que le second extrait nous fournit un élément de réponse important avec la projection d'un travail prolétarien *continuant à exister*... Cela dépend des interprétations, je suppose, puisqu'il dit « Pour le prolétariat, cependant, cette capacité à aller au-delà de l'immédiateté » que permet le processus de réification « à la recherche des facteurs "plus distants" entraîne la *transformation de la nature objective des objets de l'action* ». Maintenant, si on considère que « objet » ne signifie ici que le produit matériel du travail concret, cela va à l'encontre du point de vue de Lukács sur la marchandise, à savoir, comme nous l'avons établi, qu'elle est une catégorie à la fois subjective *et* objective, de sorte que l'objet de l'action est aussi le prolétariat lui-même.

MP : Oui, cependant vous noterez que dans le dernier tiers de l'essai de Lukács, qui traite de la conscience révolutionnaire, on ne parle absolument pas du développement du capital. Tout est ramené au développement subjectif du prolétariat à mesure qu'il accède à la conscience de soi. Ce processus n'est pas montré du point de vue historique. Les évolutions en cours en termes de capital – à l'exception des crises – sont mises entre parenthèses. Il y a une dialectique de l'identité autour de l'idée que si un individu se rend compte qu'il est un objet, cela engendre chez lui la possibilité de devenir un sujet. A mon sens, curieusement, dans la troisième partie de l'essai sur la réification, l'histoire aboutit à une impasse et devient histoire subjective de l'Esprit, c'est-à-dire du prolétariat prenant conscience de lui-même comme Sujet, pas seulement comme objet. Mais en revanche on y trouve très peu de choses – en fait, *rien* – sur les conditions qui rendraient possible une abolition du travail prolétarien. Pas un mot. Lukács n'en parle pas du tout. Donc, dans le dernier tiers de l'essai, l'histoire se fige.

PN : Est-il possible de lutter pour renverser le capitalisme autrement qu'à travers les formes de fausse conscience que cette organisation de la vie sociale engendre inévitablement ? Disons le autrement : si, dans le système capitaliste moderne, la prise de conscience a sa source dans des formes qui, à la fois, sont des manifestations nécessaires d'une structure profonde et servent à la masquer, sur quoi alors bâtir une stratégie politique anticapitaliste de gauche prolétarienne sinon sur des *formes progressistes de fausse conscience*, par opposition

aux formes réactionnaires de fausse conscience qui vont des critiques populistes du capital financier aux attaques chauvinistes contre la mondialisation en passant par les thèses localistes ou isolationnistes qui contestent le caractère économiquement et politiquement centralisé du pouvoir ?

MP : Bonne question. La réponse n'est pas facile à formuler, aussi vaut-il peut-être mieux que je commence modestement. La première question à se poser me semble être non pas « quelle est la *bonne* prise de conscience ? » mais plutôt « quelles sont celles qui ne sont pas *opportunes* ? ». Cela, en soi, serait d'une aide considérable pour n'importe quel mouvement anticapitaliste. Plus un mouvement est aveugle au contexte plus large dont il fait partie, plus il va inévitablement générer des conséquences indésirables y compris pour lui-même.

Je vais vous donner un exemple tiré de l'histoire politique des libéraux<sup>7</sup>. J'y réfléchissais il y a peu. Après 1968, quand Hubert Humphrey, le vice-président de Lyndon Johnson, se voyait en gros confier la succession à la présidence, la base progressiste du Parti démocrate – très hostile à ce genre de clientélisme – tenta de mettre en place un processus de sélection plus démocratique pour désigner le candidat du parti. C'est à cette occasion que le système des primaires a vraiment commencé à fonctionner pleinement – on avait connu des primaires auparavant, mais jamais elles n'avaient eu, et de loin, une telle importance. Le problème c'est que, dans une situation comme celle des Etats-Unis où il n'y a pas de financement public des campagnes électorales, les primaires signifient que les seuls candidats possibles sont les gens qui ont beaucoup d'argent. Les conséquences de cette initiative de la base progressiste du Parti démocrate furent profondément antidémocratiques. Sous bien des aspects, le clientélisme était plus démocratique. Donc vous avez maintenant une poignée de millionnaires qui sont candidats dans toutes les primaires, ou des gens qui passent leur temps à aller voir des millionnaires pour obtenir des dons. Maintenant, ça n'a plus rien à voir avec l'idée de vouloir, dans un cadre libéral, un processus de désignation des candidats plus démocratique. Le contexte était tel que les changements réclamés ont rendu le processus encore plus soumis aux pressions non démocratiques. Ce fossé entre intention et conséquences, qui résulte de l'incapacité à prendre en compte le contexte, peut bien sûr concerner de nombreux courants de la gauche.

PN : Dans votre livre, vous accordez une attention particulière à la naissance et à la chute de l'Union Soviétique, que vous mettez en relation avec les « structuration et restructuration temporelles du capitalisme au XX<sup>ème</sup> siècle ». J'ai interprété « structuration et restructuration temporelles » comme une allusion au fait que la dimension politique arbitre la dynamique temporelle du capitalisme, affectant de ce fait la manière dont celui-ci se manifeste. En ce sens, les deux formes d'Etat centralisé que nous avons connues, la synthèse occidentale fordiste-keynésienne au même titre que l'Union Soviétique, peuvent paraître semblable car elles répondaient toutes les deux, chacune à sa manière, à une crise du capital. Pouvez-vous nous en dire plus sur cet arbitrage politique ?

MP : Oui, c'était des réponses à une crise. Je pense que l'une des explications au fait que le modèle soviétique ait séduit tant de gens en dehors de l'Occident, c'est que l'Union Soviétique a montré comment il était possible de développer un capitalisme national dans un contexte de capital mondialisé très différent d'aujourd'hui. Développer un capitalisme national signifiait créer un prolétariat. En un sens, Staline a accompli en quinze ans ce que les Anglais ont mis des siècles à faire. Ce fut un immense et douloureux effort, il ne faut pas l'oublier. C'est devenu le modèle pour la Chine, le Vietnam etc. – l'Europe de l'Est étant un cas un peu à part. Maintenant, la révolution telle qu'imaginée par Trotski – parce que c'est Trotski qui a vraiment poussé Lénine en 1918 – entraînait nécessairement l'idée de la révolution permanente dans le sens où les révolutions à l'Est étaient censé déclencher celles

de l'Ouest. Je crois toutefois que Trotski ne se faisait pas trop d'illusions quant à la possibilité pour l'Union Soviétique de devenir socialiste. C'était au cœur de son débat avec Staline. Le problème, c'est qu'ils avaient raison tous les deux. En effet, Trotski avait raison : le « socialisme dans un seul pays » est une vue de l'esprit. Mais Staline avait raison, d'un autre côté, de soutenir que c'était la seule voie qui leur restait ouverte une fois que la révolution eut échoué à l'Ouest, entre 1918 et 1923. Maintenant, fallait-il le faire à la manière terroriste de Staline ? C'est une question très complexe. En tout cas, la terreur fut utilisée, à outrance, et nous ne nous rendons pas service en minimisant ce fait. D'une certaine manière, cela revient à vouloir avancer à contre-courant de l'histoire avec la même impudence que lorsque d'aucuns affirmaient : « l'histoire est de notre côté ».

Ce modèle de développement national s'est effondré dans les années 1970, et pas seulement, bien sûr, en URSS. Le moment présent peut être défini comme post-guerre froide, et cela permet à la gauche de se débarrasser d'un fardeau qu'elle traînait depuis longtemps. Cela ne signifie pas que la route vers l'avenir soit très clairement tracée ; elle est aujourd'hui *extrêmement* trouble. Je ne vois rien qui ressemble de près ou de loin à une situation pré-révolutionnaire, ni même pré-pré-révolutionnaire. Je pense qu'il incombe maintenant aux gens de réfléchir à de nouvelles formes d'internationalisme et d'essayer de lier ensemble, intimement, des choses qui ne sont pour le moment qu'une ribambelle d'intérêts particuliers.

BB : Si on part du principe que l'objectif incontournable d'une stratégie politique anticapitaliste est d'abolir le prolétariat, c'est-à-dire d'en finir avec la structure sociale du travail aliénant au service de la forme valeur, quelle action faudrait-il entreprendre dans la phase néolibérale actuelle du capitalisme ?

Comment la gauche doit-elle s'y prendre pour réconcilier l'opposition à la présente offensive contre la classe ouvrière avec l'objectif plus vaste de dépasser le travail prolétarien ?

MP : Le moment que nous vivons est très déprimant, car comme vous le faites remarquer dans votre question, et c'est vraiment la question à mille francs, il est difficile d'évoquer l'abolition du travail prolétarien dans un contexte où les maigres acquis de la classe ouvrière au XX<sup>ème</sup> siècle sont partout remis en cause. Je n'ai pas de réponse simple. Parce qu'il me semble vraiment qu'une des choses à faire, c'est quelque chose de presque traditionnel : un mouvement international qui soit aussi un mouvement des travailleurs, et j'ai bien peur que nous en soyons très loin. Il est certain que, dans la mesure où les classes ouvrières entrent en compétition les unes contre les autres, elles s'acheminent plutôt vers leur ruine commune. Nous sommes face à une baisse du niveau de vie des travailleurs dans les grandes villes, ça ne fait aucun doute, et c'est plutôt déprimant, d'une part.

D'autre part, une bonne partie du chômage est le fruit de l'innovation technologique, pas simplement des délocalisations. Ce n'est pas comme si le même nombre d'emplois était juste déplacé d'un continent à l'autre. Le problème que nous affrontons avec cette réduction capitaliste du travail prolétarien à l'échelle mondiale va de pair avec la croissance de gigantesques bidonvilles comme à São Paulo, Mexico City, Lagos etc. Des villes de vingt millions d'habitants dont dix-huit millions vivent dans des taudis, c'est-à-dire n'ont aucune chance d'être aspirés par quelque industrie émergente que ce soit.

BB : Risquons-nous alors de rater le moment où la critique marxienne de la modernité aurait une réelle utilité pour l'action politique ?

Autrement dit, si le monde entier devait sombrer davantage dans la barbarie, le genre de barbarie qui se manifeste par la multiplication des bidonvilles, risquerions-nous, si nous ne sautons pas sur l'occasion, de nous retrouver d'ici vingt ou trente ans dans une situation pire encore ?

MP : C'est certain, seulement je ne peux pas vous dire au jour d'aujourd'hui ce que signifie « sauter sur l'occasion ». Je préfère rester très modeste là-dessus. Je pense que porter le débat sur des problèmes concrets serait d'une grande utilité. Des façons de voir le monde telles que « ce serait un endroit merveilleux s'il n'y avait pas George Bush ou les Etats-Unis » ne nous mèneront nulle part, absolument nulle part. Nous devons trouver le moyen de mettre en place de nouvelles formes de vraie solidarité internationale, ce qui n'a rien à voir avec l'anti-américanisme. Nous vivons une époque où l'Etat américain et le gouvernement américain sont devenus des formes fétiches. C'était pareil pour les anticapitalistes réactionnaires qui étaient anti-Anglais à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle : pas besoin d'être pro-Anglais pour comprendre qu'il y avait là une réification du capital mondial.

Traduction de l'américain : Sinziana

---

<sup>1</sup> Ed. Mille et une nuits, 2009. Le sous-titre n'est pas repris dans l'édition française (N.d.l.T.).

<sup>2</sup> Article paru dans *New Left Review*, I/48, mars-avril 1968 (N.d.l.T.).

<sup>3</sup> Collectif américain de gauche radicale entré ensuite dans la clandestinité sous le nom de *Weather Underground Organisation* (N.d.l.T.)

<sup>4</sup> En français dans le texte (N.d.l.T.).

<sup>5</sup> In Georg Lukács, *Histoire et conscience de classe*, Ed. de Minuit, 1960.

<sup>6</sup> *Ibid.* C'est Lukács qui souligne.

<sup>7</sup> Libéral, aux Etats-Unis, désigne la « gauche » sociale-démocrate (N.d.l.T.).